

n'avez pas d'enfants à faire instruire, tandis que nous en avons, et nous sommes les plus intéressés à perfectionner leur éducation.

L'impudence de ces régenteurs du peuple ne s'arrête pas à la populace qu'ils méprisent, elle va jusqu'aux évêques qu'ils prétendent respecter.

M. Tardivel n'écrit-il pas dans son journal :

Tout ce bruit à propos de réformes n'est qu'un prétexte. Ce qu'on appelle l'entêtement des évêques est le *non possumus* apostolique. Malheur à l'évêque qui n'aurait pas cet entêtement-là !

La menace est catégorique, n'est-ce pas ?

Malheur à l'évêque qui ne pense pas comme M. Tardivel et qui cèdera sur la question d'éducation aux justes demandes des laïques !

C'est le rédacteur de la *Vérité* qui empoigne le goupillon et qui excommunie.

Evêques récalcitrants, vous n'avez qu'à bien vous tenir !

La vraie formule d'éducation, la formule orthodoxe, la voici clairement exposée par la *Vérité* :

La doctrine de l'Eglise sur la question scolaire est bien fixée, et depuis longtemps ; il faut que les écoles que fréquentent les enfants catholiques soient des écoles catholiques, franchement et réellement catholiques. Il ne suffit pas, pour qu'une école soit catholique, que l'on n'y enseigne rien de contraire à la religion, ou que l'on y enseigne un peu de catéchisme après les heures de classe ; il faut que "*l'étude de la religion y domine et tienne le premier rang dans l'éducation, de telle sorte que les autres connaissances que la jeunesse y reçoit paraissent n'être que des accessoires.*"

Et quand on pense qu'il y a encore des gens assez aveugles pour nous accuser d'exagération, d'injustice à l'égard de l'éducation ecclésiastique !

La voilà dans sa honteuse nudité, la voilà exposée :

Le catéchisme d'abord.

Les autres connaissances ne sont que des accessoires.

On s'étonne que nous protestions, que nous refusions de consentir à ces doctrines idiotes qui peuvent faire une population de bedeaux, de sacristains, de moines et de marguilliers, mais qui ne feront jamais des hommes.

Y verrez vous clair, enfin, braves concitoyens qu'on abrute et qu'on raille, qu'on pille et qu'on bafoue ?

Est-ce pour arriver à cela que vous vous saignez de toutes les veines pour construire des collèges monumentaux qui deviennent autant de gigantesques éteignoirs ?

Est-ce pour faire ainsi traiter vos enfants que vous payez les taxes des plantureux ignares qui leur refusent le pain de l'instruction ?

Pauvre Province, quand briseras-tu le joug qui t'écrase, quand te rebelleras-tu contre cette outrageante domination mortelle pour les cœurs, mortelle pour les intelligences ?

MAGISTER.

## LES PAUVRES

La *Semaine Religieuse* de Montréal, qui ne manque jamais de lancer à la France le coup de pied traditionnel, contenait dans son dernier numéro d'entrefilet suivant :

\* \* Les recettes des spectacles et théâtres de Paris étaient : en 1848, de 5,553,411 fr. ; en 1868, de 12,361,020 fr. ; en 1877, de 20,978,000 fr. ; en 1892, de 22,533,000 fr.

Progression intéressante s'il en fut. On crie misère dans toutes les classes de la société, le pain manque parfois au logis, mais il y a de l'argent pour le théâtre, presque toujours foyer d'immoralité et de désordre.

Nous sommes enchantés de saisir l'occasion qui nous est offerte ici, pour traiter une question fort intéressante sur laquelle nous avons depuis longtemps songé à attirer l'attention de notre gouvernement municipal.

En dépit des prétentions de la *Semaine Religieuse*, ce n'est pas en France que la population se rend au théâtre lorsque le pain manque au logis ; le théâtre est un luxe que se paye bien rarement l'ouvrier. Tous ceux qui ont voyagé dans la mère-patrie sont à même d'appuyer ce que nous avançons ici. Le théâtre populaire, comme on le comprend à Montréal, n'existe pas là-bas, et les ouvriers et familles d'ouvriers ne se considèrent pas deshonorés pour avoir manqué une semaine du *Théâtre Royal* de l'endroit.

Une ou deux fois par année, le 14 juillet par exemple, lorsque les représentations sont gratuites, ces braves gens passent toute la nuit à faire queue pour trouver une place à l'ouverture, et ils s'en retournent enchantés pour attendre jusqu'à l'année suivante.

De fait, les ouvriers français ne dépensent pas d'argent pour le théâtre.

Ceux qui produisent ces recettes considérables